

LE PASSAGE DES CYGNES

Pascal Mora

Pascal Mora

Le Passage des cygnes

© Pascal Mora, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-0256-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Notre propre vie est l'instrument avec lequel
nous expérimentons la vérité.

Thich Nhat Hanh

Le feu d'un très haut soleil tombe en cascade d'arbre fluide accroché au firmament, s'épanchant sur le sol avant de disparaître sous terre. Il relie le ciel aux forces souterraines. Il s'écoule en lumière sanglante parfois diaphane cherchant le point bas, le creux des flux telluriques. Et montant du sol, un courant fantôme efface la matière. C'est il y a mille ans, cent ans ou bien c'est maintenant. Instant sans âge.

Quelqu'un marche le long d'une route étroite sur le causse du Larzac. Il se mouche avec difficulté. Sa respiration est un râle. Le visage émacié, il est en lambeaux comme ses vêtements et il avance à grand peine. Il passe entre une ferme en ruines où fume un feu de branchages et un troupeau de brebis qui pâture sur l'étendue pelée. Il s'assied sur un muret de pierres sèches pour y jouer un air de flûte. Il est au-delà de la fatigue, ce cheval spectral qui chemine à ses côtés. Le visage hagard, le dos voûté, les traits tirés, l'homme regarde le pays. Personne ne l'attend ni ne l'entend. Il n'attend rien ni personne. Sa vie s'est éloignée du rivage comme une mer oublieuse du continent.

Le faubourg

La première fois qu'elle lui apparut, elle se tenait à la fenêtre derrière un garde-corps. Elle regardait la rue en ses allées et venues, le passage des piétons et des voitures. C'était une rue des faubourgs, plutôt large et spacieuse. Elle était bordée de bâtiments décrépits, au-dessus de boutiques indolentes : une crêperie, un cuisiniste, une couturière, un serrurier... Cela pouvait être n'importe quel faubourg au monde. Là où la ville s'évapore vers les terrains vagues. De ci, de là sur les balcons, il y avait des géraniums. Dans la rue, deux ou trois chats erraient sur les trottoirs. La radio diffusait *Year of the cat* d'Al Stewart depuis un appartement aux fenêtres ouvertes. La jeune femme semblait fixer son attention sur un signe imperceptible. Une particule flottant dans l'air ? Un éclat de jour sur une vitrine ?

Il entrevit dans ses yeux, un je ne sais quoi de trouble. Il poursuivit son chemin vers l'oubli de cet instant. Lui revinrent les vers de Netzahualcoyotl, seigneur de Texcoco et poète.

*Mes pensées fleurs peignent le monde
Mes pensées fleurs chantent le monde
J'entends les aras dans l'arbre fleuri
Mais verrai-je le bout de la rue ?*

Il marcha environ un quart d'heure sur l'avenue menant au centre ville. Deux berlines bleu nuit faisaient la course depuis les confins de la ville. Celle de gauche dévia de sa trajectoire et vint percuter l'autre sur la portière avant gauche, côté conducteur. Dérapages et crissements de pneus s'achevèrent dans la densité du macadam. Passa un moment aussi long qu'une vie. Les conducteurs sortirent péniblement, le visage tuméfié, étourdis et défaits, cherchant leur souffle, la bouche ouverte, crachant leurs dents. Émail ensanglanté. On était au mois de septembre à côté d'un quartier résidentiel et l'air abondait encore en essences végétales. Il fit un détour pour marcher au nord des jardins, dans une lumière où se mêlaient les odeurs de la terre et des ultimes fleurs.

Quelques jours passèrent sans autre catastrophe ni éclipse de l'entendement. Pour peupler le désert de sa vie, il préparait des recettes de cuisine puis partait marcher dans les bois. Durant ces moments d'écriture intérieure, il s'évadait, si heureux d'échapper à l'enfermement de la ville. Il se coulait dans la légèreté des enjambées sur quelque sentier barré par les ronces. Éphémère liberté si douce à

égrener. Tout était mouvement silencieux, attention à la pulsation interne de son corps et à la mélodie secrète du monde. Il passait tout le jour à sonder la terre sous ses pieds, ses pleins et ses vides. Il la sentait proche et profonde comme une offrande, comme si les rivières, les grottes souterraines lui renvoyaient leurs flux ou leurs résonnances. Les murmures de l'en-bas le guidaient comme un fil invisible à travers prairies et sous-bois.

Il s'asseyait parfois à même la terre humide pour en éprouver la moiteur. Il touchait avec son âme l'esprit de la forêt mêlé à la fugace odeur des bêtes, leurs mouvements perceptibles dans le froissement des fourrés. Il entendait des pleurs tombés d'un immense chagrin, et aussi lointain que l'âge néolithique.

Il cherchait à attraper le sillage des corbeaux, leur vol. Ils finissaient par se poser au milieu des champs, sur le bord des routes où ils quêtaient leur nourriture. C'était un festin agrémenté de rêves échappés des prés. La nuit suivant une marche dans les bois, il coïncida avec l'un de ces rêves. Il eut l'impression qu'une autre âme explorait ce rêve, au même instant. C'était une dame.

Un silence acharné est tombé sur la demeure depuis que la dernière averse s'est estompée. La dame pose la brosse sur la marqueterie de la coiffeuse, son d'ivoire sur l'acajou des forêts d'Amazonie. La surface du meuble, motifs géométriques d'écorce, veines du cèdre rouge palpitent. Sans un bruit, coutumière de l'invisible, elle pose puis reprend la brosse pour lisser sa chevelure de jais. L'échancrure au dos de sa robe de soie parme a l'ovale d'une amande, la forme de son sexe délicat. Juste avant l'offrande à la glace, elle présente à l'oblique son miroir serti de nacre et d'opale afin que s'y déposent les images de son visage. Du pollen de mémoire. Nuages ces années, ces moments de l'intime où elle n'a presque jamais oublié d'interroger son reflet : le grain de la peau, la courbure du nez, les yeux de Cléopâtre, les imperfections inédites, sa beauté ; elle-même toujours nouvelle. Elle est partagée entre la quiétude de l'instant où elle baigne et sa lente disparition dans les sables du temps.

Le miroir a la transparence d'une source où elle devine l'arrière-pays, les figures fluctuantes de ses âges, leur velours ou leur rugosité. À travers la fenêtre entrouverte comme une croisée des chemins, il y a la voix du vent et le jour qui répand sa chevelure, ses derniers ornements de lumière. Elle n'est plus à la surface du miroir. Elle en franchit la lisière. Elle suit le sentier qui la conduit sous les chênes. C'est une rive le long de l'eau qui court au bord des bois. La forêt résonne : sa vie polyphonique, cet entier monde où tout se manifeste ; voix

du tonnerre sur l'Atlantique ; murmures des arbres de futaie et de taillis ; ronde des pics, fauvettes, mésanges ; odeur des renards et chevreuils. Elle continue à marcher très lentement jusqu'à une roselière où virevoltent des demoiselles vibrantes et multicolores. L'une d'elle vient se poser dans sa paume. La dame l'observe. Trois battements de cils avant de lui souffler délicatement dessus avant de suivre son envol vers le vide entre les arbres, comme une fuite de l'azur, une dissipation des teintes. Au centre, la lagune couleur de fougère reflète le lieu. Cette clairière comme une île entre les chênes, dans la silice grise au creux des pins maritimes. Une plage à marée basse munie d'un horizon traversé de rayons tranquilles. Il lui semble vivre la paix résistant aux aléas de l'incarnation.

À Meaux

Le vacarme du carrefour, le vrombissement des avions, sirènes de police : la ville, bateau ivre peuplé de toutes sortes d'humains et de non-humains, en fragile équilibre. Elle sort de chez elle, à l'heure où le jour dissipe la nuit. Comme chaque matin, elle part au travail. Une étude notariale, un travail de routine et de contrariétés.

Elle avait voulu rompre avec cette existence qui l'enracinait dans la folie familiale. Plus de terre cosmique, la famille est depuis bien longtemps ancrée dans cette terre cadastrée. La terre, leurs terres, cet or collant et entêté auquel les paysans attachent leur esprit, leur beauté, leur génie.

Aujourd'hui, elle respire autrement. Elle éteint la lumière. Elle se sent mieux sous l'éclairage du jour finissant. Davantage de silence entre et sort d'elle. Elle s'accorde avec l'esprit du lieu présent. Les chimères entourant la vie de l'enfance s'évanouissent dans le temps qui la sépare de la ferme natale.

Par instinct de survie, elle avait fui cette mère névrosée qui cherchait, dans un clair-obscur, à l'aliéner à ses propres fantômes, tout en lui assurant « penser à son bien ». Lui revenaient aussi ces matins d'hiver où elle partait avec ses frères, à l'école. Ils traversaient la campagne à pied sur les chemins gelés, à travers les mystères des chemins de terre, des routes cabossées dans les bois. Froide exaltation.

Calme joie. Puis les prés clairs et le ciel bleu entourant l'école. Rumeurs du monde, écartées comme les dents des fourches que l'on abandonne à l'ombre d'une grange oubliée. En écho, la famille franchissait les années avec des fragments d'existence qui venaient résonner dans le tympan du présent. Elle entend encore les meuglements des bêtes dans les ravines. Au-dessus, voletaient les corbeaux.

Aujourd'hui, la voici passant dans cette ville grise et repue où règne la matière. Ici, la rêverie est tenue à l'écart, dans la marge. Ile-de-France, Ile de la France ; prospérité et indifférence du monde froid. Pourtant ici au moins, elle se sent délestée de la pesanteur familiale. Libérée de cette gravité à laquelle tant d'êtres humains s'attachent éperdument. Cette existence anonyme dans la cité lui évite d'avoir à se justifier, à s'excuser du moindre geste. Elle s'y sent libre. Enfin.

Meaux. La ville de la cathédrale. La ville de Bossuet raconte les clichés. Opulente ville de la Brie, belle ville de mémoire ancienne, ville riche de solitudes et de cœurs fermés. Monde glacé dont il voudrait s'évader, fuir pour en

effacer le décor. Oui, il aimerait quitter cette cité, ses façades souvent noyées dans la brume de la Marne et le froid vent du nord-est. Il pense à l'année qui vient. Il espère y rencontrer son étoile, l'âme sœur à la chevelure de comète dont les esprits lui parlèrent lors d'un songe très ancien, d'avant sa naissance. Il se dit que s'il ne la rencontre pas cette année, il partira vivre dans une communauté. Dans les Cévennes ? En Ardèche ? En Espagne ? En Inde, dans un *ashram*. Au Japon peut-être.

Ou bien il se fera ermite dans la forêt. Il recueille les signes de l'instant et les dépose au creux de sa mémoire : un sourire, le geste gracieux, le parfum de femme léger comme un jardin d'éther. Il voit ces deux chemins presque invisibles, ténus comme des cheveux dans l'immensité des vies. Joies, drames, tragédies. Là dans l'invisible, peut-être une figure s'ébauche-t-elle, s'invite dans le présent et va prendre chair.

Au travail. Avec les mots, les gestes de ceux qui vont et viennent dans le couloir des bureaux vitrés, dans l'entrepôt.

Entre les bureaux et les quais de chargement et de déchargement. De tels lieux, n'ont ni arrière-pays ni racines. Il ouvre les dossiers pour les clients, délivre les contrats de transport. Il n'est qu'un rouage de la machine. Avec des nouvelles de la route, de la France à la Turquie en transitant par les Balkans. Avec Kevin, chargé de la régulation, ils parlent de la route.

« Guillaume, tu connais la dernière ?

— Pas du tout.

— Vers Skopje, la police militaire a arrêté nos chauffeurs. Camion et cargaison saisis. Jérémie et Sacha, les chauffeurs sont sous les verrous.

— Alors ?

— Ils nous ont collé une amende pour excès de vitesse. C'est un piège. On n'y peut rien.

— L'entreprise va payer ?

— Sûr. Sinon on en aura pour des mois.

— Le patron est parti chercher le camion. Il va négocier la libération de Jérémie.

— Ce sont les flics parfois. Pression. Corruption. »

Il marche à nouveau dans les rues, la ville aux abois. C'est à Paris, sur les grands boulevards, dans la fraîcheur ténébreuse de novembre. Il se sent bien à l'air libre. Dehors, là où les obstacles se dissipent. Il aime les boulevards du spectacle, ce

Broadway provincial qui fait le succès de Paris. Boulevards Poissonnière,